

Introduction

En 1987, Murray Rothbard (1926-1995) donnait en Pologne une conférence, « The hermeneutical invasion of philosophy and economics », ¹ dénonciation en règle de ce qu'il nommait un véritable « débarquement » (*invasion*) de la pensée herméneutique en philosophie et dans les sciences économiques nord-américaines. C'était là non seulement une attaque contre un style de pensée et une approche du savoir que Rothbard jugeait erronés et qui lui répugnaient profondément, mais encore une réaction en vue de défendre la pureté d'un libéralisme « véritable », mis à mal, selon lui, autant par ses prétendus partisans que par ses ennemis.

En intervenant avec vigueur contre le courant herméneutique en vogue aux États-Unis, Rothbard provoquait la polémique. Son but était de souligner les paradoxes nés, au sein même du camp libéral, de la rencontre des partisans du marché avec les herméneutes. À partir des années 1970, la « conversation » de ces derniers s'était en effet répandue, dans les campus nord-américains, depuis les départements de littérature comparée (en particulier française et allemande). À travers le relais fourni par certains philosophes américains (Rorty, notamment, incriminé par Rothbard) au postmodernisme européen (Foucault, Gadamer, Derrida...), ce courant atteignit, à la fin des années 1980, les facultés d'économie. Provoquer une « querelle de l'herméneutique » devait permettre d'ébranler ses prétentions et, en faisant « d'une pierre deux coups », manifester la véritable nature d'un discours dominant *faussement* libéral selon Rothbard, celui monopolisé depuis les années 1950 par l'École de Chicago sous le magistère de Milton Friedman, Gary Becker, et les *Chicago boys* en général.

1 La conférence fut prononcée en avril 1987 à l'université Jagellon de Cracovie. Le texte en fut ensuite adapté pour publication sous forme d'article dans la *Review of Austrian Economics*, vol. 3, n° 1, 1989, p. 45-60.

En effet, aux yeux de Rothbard, le libéralisme est menacé de *l'intérieur*. S'il n'y a que des aberrations dans la philosophie herméneutique venue d'Europe et inconsidérément reprise par des penseurs américains en mal de renommée, celles-ci menacent désormais la pureté du dogme libéral jusque dans les rangs de l'École autrichienne développée à nouveaux frais aux États-Unis, et que nous appellerons pour cette raison « austro-américaine ». Rothbard, qui s'en veut le chef de file, se sent le devoir de réagir. Or, la source du mal provient de ce qu'on a voulu fonder, à tort, le libéralisme sur une base positiviste et, finalement, constructiviste, et qu'on a donné de la sorte des arguments aux barbares. Cette hérésie est l'erreur par excellence, mais c'est pourtant ce qu'a fait l'École de Chicago, qui maîtrise depuis trente ans la voix libérale, en cette fin des années 1980. En revenant au scientisme, Friedman a fait autant, depuis Chicago, que le philosophe Rorty (chef de file des herméneutes américains selon Rothbard) pour ouvrir la porte aux élucubrations herméneutiques et rhétoriques. La science économique n'est désormais plus à l'abri – et Rothbard de rappeler que Deirdre McCloskey, critique de la rhétorique des économistes, a débuté sa carrière à Chicago.² Cette porte ouverte aux derniers produits exotiques d'une ligne de réflexion folle doit alors être refermée...

Seulement, si le camp libéral est de la sorte profondément menacé, et si la diatribe même de Rothbard témoigne de cette division, une raison majeure est, selon le critique acerbe du *mainstream*, que le discours des positivistes a longtemps dissimulé des lacunes méthodologiques et théoriques fondamentales. Ces dernières devaient se révéler à terme catastrophiques et, finalement, entraîner l'« invasion » de la science par l'herméneutique. Le constater et le déplorer ne suffisant pas, Rothbard dénonce avec véhémence la trahison de l'idéal de pureté libérale jusque dans les rangs mêmes des prétendus partisans du marché libre alors qu'ils pactisent avec l'ennemi (que ce dernier soit keynésien, institutionnaliste, voire marxiste). L'intérêt de la diatribe rothbardienne vient de ce qu'elle manifeste combien les divergences *économiques* se rapportent à des enjeux *philosophiques*.

La conception de l'économie sur laquelle Rothbard appuie les accusations qu'il porte est fondée dans la tradition née de la pensée de Carl

2 Sur McCloskey, voir le premier volume de cette collection : Ludovic Frobort, « *Si vous êtes si malins...* », *McCloskey et la rhétorique des économistes*, 2004.

Menger (1840-1921), à Vienne. Cette origine la fit bientôt généralement dénommer « autrichienne ». Rothbard en épouse une version spécifique, développée par Ludwig von Mises (1881-1973) en Autriche puis en exil aux États-Unis. Rothbard y lit la science pure du libéralisme dans le cadre d'un apriorisme radical sur lequel Mises a fait reposer sa « praxéologie » – ou « science de l'action humaine » – dont doit découler la science économique tout entière. Contre la méthode positiviste qui règne sans partage dans les sciences économiques mathématisées de la seconde moitié du XX^e siècle, contre ses procédures standard de modélisation et de tests économétriques, contre la neutralité d'axiomes que les économistes peuvent faire varier à loisir, Rothbard défend, lui, le réalisme *apriorique* radical de l'action humaine.

Les lignes de fracture sont alors patentes au sein du camp des défenseurs du marché, avec l'École de Chicago en particulier. Les raisons dépassent les rivalités de prestige qui en sont les symptômes entre les écoles au sein du monde académique. D'une part, la question est posée aux fondements (philosophiques, épistémologiques, méthodologiques) de la pensée économique, d'autre part, les politiques nettement divergentes adoptées en fonction de ces positions ont des conséquences sur lesquelles l'opinion doit être éclairée. En effet, celle-ci confond sous le terme « ultralibéralisme » un vaste champ où les oppositions théoriques, méthodologiques et ontologiques sont légion. Les conséquences en apparaissent, par exemple, dans *l'hostilité* de Rothbard aux *Reaganomics*, cette politique économique menée sous la présidence Reagan qui semblerait aller dans un sens « libéral », mais dont Rothbard souligne les erreurs et les insuffisances du monétarisme friedmanien.³

Outre qu'elle est « autrichienne » et « ultralibérale », la voie rothbardienne est « totale ». Loin de ne se reconnaître de compétence qu'en économie, Rothbard jugeait en effet nécessaire de tisser une « toile de liberté sans accroc » entre les disciplines universitaires (histoire, philosophie, épistémologie, sciences économiques et politiques), comme entre ces

3 « Is there life after Reaganomics ? », *Money World*, 1988. Ici, une remarque s'impose, car le terme « libéral » a effectué des allers-retours entre Europe et États-Unis. Nous l'utilisons dans ces lignes au sens habituel en français. Mais il a, au contraire, en anglais américain, gardé un sens proche du XIX^e siècle européen, et en français contemporain, « *liberal* » devrait donc se traduire politiquement par « progressiste » ou « engagé à gauche ». Dans le présent ouvrage, « *liberal* » sera utilisé dans ce dernier sens, tandis que « libéral » sera relatif au sens économique d'apologie du marché. Rothbard ne se dit donc évidemment pas « *liberal* » mais « *in favor of defense of free market and free trade* », ce que nous rendons par : « libéral ».

dernières et la réalité du monde. Son ouvrage principal, peut-être, *Power and Market : Government and the Economy* (1970), proclame sans ambiguïté l'objectif final d'un marché débarrassé dans tous les domaines des contraintes exercées par le pouvoir étatique (y compris la défense et la police), c'est-à-dire d'un marché économique laissé libre de pouvoir s'exercer à plein sans interférence du pouvoir politique. L'étatisme, au contraire, pour Rothbard, gagne à la confusion apportée en science par l'herméneutique. C'est donc au nom de l'idéal du marché qu'il convient de dénoncer toute atteinte à la liberté. Forcée dans les bas-fonds de courants philosophiques importés aux influences néfastes, débarquée importunément au pays de la liberté, la conversation herméneutique doit être refoulée en science comme en politique. Pour Rothbard, une politique de *containment* s'impose en science également.

La science, précisément, possède une forme absolument *vraie* selon Rothbard, celle proposée par Mises, à savoir la *praxéologie*, dont l'économie est une application. Elle doit servir de rempart pour une science véritable. Son ambition est, au sens le plus général, de mener l'« étude interdisciplinaire de la liberté ».⁴ L'objectif de Rothbard consiste alors à faire des concepts que partagent les différents courants de l'École autrichienne aux États-Unis la base d'un appel au « véritable libertarisme »⁵ – la publication de son manifeste libertarien date de 1973. La position des partisans acharnés du marché, au sens libertarien et rothbardien en particulier, doit se présenter comme extrême pour être en mesure de « déraciner » les erreurs scientifiques et politiques répandues à propos du libéralisme. L'entreprise rothbardienne est une *mission* : répandre « la » vérité, purement et simplement, à savoir annoncer que le marché *doit se passer enfin de tout gouvernement*.⁶ Rothbard se sent la

4 Expression de Rothbard rapportée à l'occasion de l'hommage pour ses soixante ans, en 1986, à l'Institut Mises d'Auburn (textes publiés par Walter Block et Llewellyn Rockwell Jr. : *Man, Economy and Liberty : Essays in Honor of Murray N. Rothbard*, 1988, p. XII).

5 Nous conservons à l'origine l'anglicisme « libertarianisme » illustré par d'autres auteurs : Robert Nozick, Isaiah Berlin ou encore, parmi ceux qui se réclament de l'École autrichienne, Friedrich Hayek. En comparaison de Nozick, notamment, qu'il accusait de voir en l'État une « Immaculée Conception », Rothbard revendiquait les thèses les plus extrêmes dans : « Consistent libertarian », *Menckiana*, 1963, et dans le manifeste libertarien publié dix ans plus tard : *For a New Liberty : The Libertarian Manifesto*, 1973b.

6 L'emploi du terme « radical » à propos de la *contestation* de la contrainte d'ordre politique sur l'économie serait bienvenu s'il n'avait, en anglais américain, le sens d'options diamétralement opposées, développées au même moment : voir, dans cette collection, Bruno Tinel, « À quoi servent les patrons ? », *Marglin et les radicaux américains*, 2004.

mission sacrée de défendre cette position contre ceux-là mêmes qui, dans le camp libéral, ont introduit, en retournant au scientisme, les germes de l'erreur en économie, les mêmes qui ont gangrené les institutions d'enseignement par la domination d'un positivisme éculé et incohérent et par l'introduction d'aberrations herméneutiques.

Au contraire, l'École autrichienne d'économie politique dont Rothbard se veut le principal thuriféraire, dans sa version adaptée par Mises aux États-Unis, doit fournir l'ultime rempart du véritable libéralisme, tant institutionnellement que théoriquement. Importée aux États-Unis à la suite des bouleversements politiques de l'Europe du XX^e siècle, la théorie proposée par les exilés autrichiens est longtemps demeurée marginale dans les études économiques. L'après-guerre, aux États-Unis, est dominé par le keynésianisme, avant la prise de pouvoir par l'École de Chicago à partir des années 1950. Les exilés viennois (Mises, Friedrich Hayek, Karl Menger Jr., etc.) qui importèrent la pensée de Menger père constituaient déjà la troisième génération de l'École autrichienne, après le fondateur et ses disciples directs (Eugen Böhm-Bawerk, Friedrich Wieser). L'intégration des conceptions autrichiennes dans les universités américaines fut difficile, nous y reviendrons. Mais la génération des étudiants américains qui, comme Rothbard, trouvèrent là un antidote au keynésianisme fut sensible au refus autrichien du positivisme de l'enseignement néoclassique.

Le regain autrichien au début des années 1970 vit alors apparaître des versions de plus en plus divergentes avec Israël Kirzner, Ludwig Lachmann et Rothbard, obligeant à questionner l'unité de l'École austro-américaine. Dans ce cadre, Rothbard défendit et illustra dans toute son œuvre les positions misésiennes de fond, à partir de l'apriorisme extrême, proposant une orthodoxie que la première partie de ce volume présentera en partant des principes méthodologiques et théoriques. Rothbard mit la reformulation de la pensée économique autrichienne aux États-Unis au service de la réaffirmation du programme libéral. Il contribua enfin à en fonder les institutions, comme l'Institut Mises, où il enseigna *sa* vérité.

Rothbard est décédé en 1995. Sa nature volontairement provocatrice – tous ses écrits en témoignent – lui valut l'adoration des siens, pour

Notons que, comme « *liberal* », le mot « *radical* » a gardé outre-Atlantique le sens du XIX^e siècle ; il s'appliquait alors aux révolutionnaires (ainsi, en 1848 en France).

lesquels il demeure une icône.⁷ À ses yeux, science, liberté et vérité ont partie liée, et toutes trois sont en grand danger, car leurs ennemis sont partout, déclarés ou dissimulés. Il s'agit de les combattre s'ils montrent leur visage, de les débusquer s'ils se cachent. Puisque l'herméneutique « envahit » la science et que la « conversation » oiseuse qui l'accompagne en philosophie inonde de ce qu'il juge être des insanités les champs de la pensée, et notamment l'économie, il se sent la mission de mettre sa pugnacité au service de leur cause, et de la science comme source de liberté révélée par Mises. Cette liberté, d'abord économique, se traduit aussi bien sûr en politique : la théorie « vraie » du libre-échange doit, en sa pureté, appliquer l'individualisme intégral en politique. *Power and Market* soutient, comme la fable *L'huître et les plaideurs*, que toute tierce partie entre partenaires de l'échange (et l'État en tout premier lieu) profite indûment d'une intrusion illégitime. Toute intervention gouvernementale est, pour Rothbard, sur les plans économique et politique, un péril pour ceux qui choisissent l'abondance plutôt que la pauvreté, la liberté de l'action humaine plutôt que la médiocrité entraînée par l'égalité universelle. Rothbard n'est pas le seul à présenter le libéralisme économique comme *seul* paradigme avantageux, mais il est le seul à en soutenir la *cohérence absolue* eu égard à *toutes* les sciences de l'homme. Notre première partie montre les attendus de sa position.

La détermination de Rothbard apparaît toujours totale dans ses textes. Elle confine au fanatisme, un « fanatisme du marché » aux démonstrations hyperboliques. Entendons bien son propos : une fois acceptés l'a priori minimal de l'action humaine (il est difficile de l'écarter) et les postulats qui le rendent opératoires (et il est malaisé de les refuser), alors les déductions conduites selon des schèmes logiques valides depuis l'axiome initial jusqu'aux résultats ultimes ne mènent-elles pas, tout simplement, à la *vérité*? Rothbard ne réclame en effet pas seulement de laisser l'entendement faire son œuvre, mais encore d'avoir le courage d'en accepter les conséquences, car toute conséquence déduite logiquement d'axiomes tenus pour vrais aura la même valeur de vérité qu'eux. Ennemi par excellence de tout compromis, qu'il regarde comme des compromissions au plan politique, Rothbard voit des socialistes y compris chez les partisans du président des États-Unis de l'époque, Ronald Reagan !

7 Le lecteur trouvera cette iconographie (photographies, portraits, etc.) sur nombre de sites Internet liés au Mises Institute d'Auburn, Alabama.

Introduction

Solitaire et inébranlable, Rothbard puise dans la méthode formulée par Mises, l'apriorisme extrême, la conviction indéfectible de dire « le vrai » qu'il défend dès ses premiers articles (1956) en faisant invariablement l'apologie sans concession du marché libre contre l'étatisme ambiant. Détenteur, selon lui, de la seule version cohérente du libéralisme économique, il lui semble pouvoir prévenir toute l'incohérence à laquelle se résigne, bon gré mal gré, le « gros de la profession » économique (le *mainstream* – l'anglicisme étant usuel, nous le conservons). Car, contre tous, Rothbard voit dans l'extrémisme le gage véritable de l'intérêt que peut susciter un auteur, le signe du sérieux de sa pensée et de son engagement (et à ses yeux Milton Friedman ne remplissait pas ces critères) :

Le penseur clair et logique sera toujours un « extrémiste », et il sera par conséquent toujours intéressant ; le piège qui le guette est, certes, de s'embarquer à fond dans l'erreur. Alors que le penseur orthodoxe « juste milieu » [*the orthodox « middle-of-the-road » thinker*] ne se trompera jamais autant que lui, il ne donnera non plus aucune contribution notable, hormis de se rendre en général ennuyeux comme la mort.⁸

Cette revendication de cohérence permet de présenter, dans une deuxième partie, le style de Rothbard à son pic d'intensité dans la querelle de l'herméneutique. Aussi, notre présentation a pour objectif d'éclairer la lecture de la conférence de 1987, dont le ton pourra frapper le lecteur. La raison de sa véhémence tient à ce que la « contamination » par l'herméneutique touche alors jusqu'à des disciples de l'école misésienne. Ainsi, Lachmann et son disciple, Don Lavoie, sont des renégats aux yeux de Rothbard car ils prônent une voie herméneutique au sein même de la théorie autrichienne. Il est d'autant plus urgent de traiter ces cas de contagion qu'ils touchent des fidèles de la pensée née chez Menger, qui sont déjà prévenus contre l'erreur des économistes positivistes. Dans le texte de 1987, Rothbard repère les deux sources auxquelles le discours herméneutique nord-américain « postmoderne » a puisé, qui ont fait son succès et lui ont donné sa force de persuasion.

L'une des sources est d'origine autochtone. Ce sont les courants américains pragmatistes (Dewey, Rorty) et institutionnalistes (Veblen, Commons). Leur influence sur la politique nationale s'est toujours

8 Recension de l'ouvrage de Milton Friedman, *A Program for Monetary Stability*, publiée le 31 octobre 1960 par le Volker Fund. Cité dans Block et Rockwell, 1988, chap. XXIV, S. Richman : « Commentator on our times : a quest for the historical Rothbard », p. 355.

nourrie d'une théorie de l'action *collective* honnie par Rothbard. L'autre source est européenne et a émergé aux États-Unis dans les années 1970 sous la forme d'un « tournant interprétatif » (*interpretive turn*) portant sur les textes littéraires, avant de se propager aux sciences sociales. Importée du continent européen, sa vogue est due au prestige de Gadamer, Derrida, Foucault, Ricoeur, ou encore des représentants d'une phénoménologie nourrie d'heideggérianisme. Elle a subjugué les universitaires américains et menace désormais l'école économique dont se réclame Rothbard.

Mais cette école elle-même n'était-elle pas d'importation ? Et cela, même si l'École autrichienne avait été fort mal reçue à l'époque de cette importation, et qu'aucun effet de mode ne l'avait alors accompagnée, contrairement à la vogue que devait connaître l'herméneutique. Pourtant, le débat originel était bien, dans les deux cas, de source européenne. Carl Menger avait en effet édifié une École autrichienne en conscience de son ancrage,⁹ en vue de faire pièce à l'École historique dominant les universités allemandes jusqu'à l'effondrement du *Reich* de Guillaume II. Mais Menger n'avait évidemment pas pu en prévoir le destin américain. Les herméneutes, eux, vont en personne prêcher la « bonne parole » dans les universités nord-américaines où ils sont invités à des débats qui répètent paradoxalement parfois, *mutatis mutandis*, les positions à facettes multiples et contradictoires déjà exposées dans les traditions européennes ainsi transplantées de la *Mitteleuropa* au *Middle West*...

Quand Lachmann, par exemple, appelle de ses vœux une recherche herméneutique nourrie à la pensée de Max Weber, et que Rothbard le condamne au nom de concepts élaborés à Vienne, ils reformulent tous deux, dans un cadre neuf, les enjeux de querelles méthodologiques européennes bien antérieures. C'est ainsi que, sur les indications de Lachmann, Don Lavoie a engagé son programme à l'université George Mason (Virginie), le seul fief universitaire austro-américain patenté, après l'université de New York (NYU) où Mises avait tenu son séminaire pendant des décennies. La prétention à élaborer un programme autrichien qui transgressât les *caveat* de l'orthodoxie misésienne sonna l'alerte pour Rothbard – et ce fut l'occasion de la conférence de Rothbard dont nous présentons ici le texte pour la première fois en français.

9 En atteste sa correspondance avec le *Kultusministerium*, lettre du 13 janvier 1879 (*Wiener Verwaltungsarchiv*).

Or, en dépit du ton acerbe de Rothbard, que le lecteur prenne garde qu'il ne s'agit pas là de querelles picrocholines, mais bien d'un moment qui a décidé d'orientations bientôt portées dans le discours économique vulgarisé auprès des « décideurs ». Aussi minuscule que puisse sembler la discussion de programmes comme celui de Lavoie (par rapport à ceux mis en place par Becker à Chicago, par exemple), c'est bien plus que la méthodologie de l'économie (l'apriorisme et son corollaire, l'individualisme intégral) qui est en question : l'attention essentielle porte sur la complexité de la société civile moderne et sur la charge de la preuve de l'efficacité économique. Cela implique une diversité d'options au sein même du libéralisme économique – et chez ses adversaires. L'objet de la deuxième partie sera donc de rendre cela clair à partir des enjeux philosophiques de la question herméneutique.

Enfin, dans un dernier temps, nous donnerons quelques clés nécessaires à la compréhension des nombreuses allusions de Rothbard dans son texte qui incrimine philosophes et penseurs « ennemis » et se rapporte implicitement à la situation des universités américaines dans les années 1970-1980. Répétons l'avertissement : si le texte disponible ici pour la première fois en français révèle les lignes de fracture entre les discours libéraux, il pourra surprendre un lecteur habitué à un langage académique plus policé et à des règles de bonne compagnie. Pourtant, il ne détone pas par rapport à la prose habituelle de Rothbard, qui n'entend pas participer à la « conversation », mais bien engager le fer. À ses yeux, seuls les extrémistes sont intéressants, enthousiasmants – et surtout, seuls ils sont *cohérents* :

C'est là une autre illustration du fait que *seuls les « extrémistes » sont cohérents*, tandis que les éclectiques et les modérés restent pris dans leurs contradictions.¹⁰

10 « *Only "extremists" make sense* » : expression tirée de la recension faite par Rothbard (publiée le 6 octobre 1960 par le Volker Fund) du livre de William Zelermyer, *Invasion of Privacy*. Cette conviction, profonde et proclamée, peut illustrer l'ensemble de l'œuvre de Rothbard.